

## Témoignage : Rom Sokha, employée de Yung Wah Industrial Co.



**Rom Sokha travaille comme emballeuse chez Yung Wah Industrial, une usine de Singapour produisant des chemises, des vestes, des t-shirts et des pantalons pour les marques GAP, Old Navy et Banana Republic. Située à 30 minutes au sud de Phnom Penh, dans la province de Kandal, l'usine affirme « répondre aux besoins de ses employés par un système complet d'avantages et de protection sociale ». Un engagement que ne confirme pas le témoignage qui suit.**

*« Je travaille chez Yung Wah depuis six ans. Ce travail est épuisant mais je m'efforce de bien le faire et d'emballer tous les vêtements avant qu'ils ne quittent le site. A ce jour, je gagne toujours le salaire minimum [61 dollars], comme tout le monde à Yung Wah. Grace à ma prime d'ancienneté et à l'allocation de subsistance, je touche en tout 73 dollars. Quand ma santé me permettait de faire des heures supplémentaires pour toucher la prime d'assiduité, je pouvais même gagner jusqu'à cent dollars. Mais je ne peux plus le faire. »*

Sokha n'a que 33 ans, mais elle souffre déjà de sévères pathologies de l'estomac et du côlon, en plus de problèmes cardiaques. Jusqu'à récemment, elle avait l'habitude d'aller travailler même lorsqu'elle était malade. Mais son état s'étant aggravé le mois dernier, elle a dû arrêter de travailler et se retrouve en congé maladie pour quelques semaines.

*« C'est une période très difficile pour moi. L'année dernière, je n'ai pas touché plus de 50 ou 60 dollars parce que j'ai été malade. J'ai perdu connaissance plusieurs fois, à l'usine et à la maison. Comme je ne pouvais payer ni le médecin ni des médicaments modernes, j'ai essayé de trouver des traitements traditionnels pour soulager la douleur, ce qui m'a coûté environ cinq dollars par mois. Mais, il y a trois semaines, j'ai dû payer cent dollars pour acheter des médicaments à la pharmacie. L'usine ne couvre pas ces dépenses. Ils ne nous fournissent des médicaments que pour des problèmes bénins tels que les maux de tête ou les diarrhées, et uniquement lorsqu'on travaille. Aujourd'hui c'est le fond de solidarité des employés qui finance mon traitement. Mais malgré cette aide, je dois emprunter de l'argent pour les médicaments. »*

Sokha vit près de l'usine, dans une minuscule pièce au rez-de-chaussée, avec son fils de dix ans. Quatre murs, un lit et un minuscule coin cuisine : c'est tout ce qu'elle a pu trouver pour 40 dollars par mois, eau et électricité incluses. Son mari vit également là de temps en temps, mais la plupart du temps, il reste à la campagne où il cultive des légumes sur un petit lopin de terre qu'il loue pour 15 dollars par récolte.



*« Mon mari gagne peu, peut-être 50 dollars par récolte, quand les conditions sont bonnes. Mais avec les sécheresses, les inondations et les insectes, on ne sait jamais d'avance combien on va gagner. Mon emploi à l'usine de Yung Wah est donc vital pour nourrir la famille et payer le loyer. Le loyer de la chambre est très cher. Je n'ai rien pu trouver de moins cher près de l'usine. Nous devons donc économiser sur tout. Nous essayons de dépenser 3 dollars par jour pour la nourriture, 1,50 dollar lorsque je suis seule avec mon fils. Du petit-déjeuner au souper, nous ne mangeons que du riz avec un peu de viande. Ce n'est pas suffisant, surtout pour mon fils. Il est trop maigre et continue de perdre du poids. Il est souvent malade et il rate régulièrement l'école. Je suis vraiment inquiète. Si j'avais plus de moyens, je pourrais lui acheter des fruits pour qu'il s'alimente mieux, mais je ne peux pas, particulièrement en ce moment... »*

Payer l'école est également problématique, avec un tel salaire. Même si son fils est scolarisé dans une école publique, officiellement gratuite, Sokha doit donner 200 à 300 riels par jour au professeur. Cela fonctionne ainsi, aujourd'hui, au Cambodge. Chaque année, elle doit aussi payer les livres ainsi que deux uniformes.

*« C'est impossible de faire face à toutes ces dépenses avec mon salaire actuel. Pour vivre correctement, il me faudrait au moins 120 dollars de salaire minimum, sans les primes. Même lorsque je pouvais faire des heures supplémentaires, ce n'était pas suffisant. Il fallait que j'emprunte 30 ou 50 dollars par mois à l'usurier local. A cette époque, je pouvais envoyer 10 ou 20 dollars par mois à ma famille. Douze personnes comptent sur moi dans ma ville natale. Mais maintenant que je suis malade, je ne peux plus rien leur envoyer. »*



Comme tant d'employés de la confection au Cambodge, l'endettement de Sokha s'aggrave mois après mois. Les intérêts des usuriers sont élevés et le coût de la vie augmente énormément dans le pays. A ce jour, les dettes de Sokha s'élèvent à cent dollars.

*« Je ne comprends pas pourquoi les salaires sont si bas. Mon responsable syndical dit que c'est à cause de la corruption et de l'exploitation de la part des propriétaires de l'usine. Tout ce que*

*je sais, c'est que nous travaillons dur, même lorsque nous sommes fatigués ou malades. Si je pouvais rencontrer le grand patron de GAP, je lui dirais que nous avons cruellement besoin de plus d'argent pour survivre. Avec ce salaire, il est impossible de vivre correctement et de prendre soin de notre famille. L'allocation de subsistance de cinq dollars par mois et la prime d'un demi-dollar par jour pour les heures supplémentaires sont bien trop basses. Nombreux sont ceux qui, comme moi, sont épuisés. Ça ne peut plus continuer comme ça. »*

*« Si je pouvais, je quitterais l'usine. Mais je ne peux pas, parce que je n'ai pas de terre à cultiver et je dois prendre soin de mon fils. Cette année, je ne vais pas pouvoir travailler pendant deux mois. Je me demande vraiment comment nous allons faire... »*

## Témoignage : Oum Chan Sreyneth, employée de Wei Xin Garment

**Oum Chan Sreyneth est une nouvelle recrue dans l'industrie de l'habillement. Il y a moins d'un an, la jeune fille de 20 ans a rejoint son frère et ses deux sœurs à Phnom Penh pour travailler comme couturière chez Wei Xin, un fournisseur de Zara. Mais les violations des droits au travail sont telles que les ouvriers se sont déjà mis en grève à deux reprises depuis son arrivée ...**

*"Combien je gagne par mois? Je ne sais pas. La direction ne nous donne pas de fiches de paye et quand on arrive à en avoir, on n'y comprend rien. Tout ce que je sais, c'est que je reçois 4,5 centimes pour 12 pièces cousues. C'est tout."*

Cette affirmation peut sembler surprenante, mais le cas de Sreyneth n'est pas un cas isolé au Cambodge. Tout comme Wei Xin, de nombreuses usines profitent d'une main-d'œuvre pauvre, sans instruction, et souvent non syndiquée, pour refuser aux ouvriers leur droit fondamental à l'information.

En septembre 2010, Sreyneth et ses collègues se sont mis en grève pour protester contre ce manque de transparence. Ils ont également dénoncé le refus répété de la direction de leur payer les heures supplémentaires et de leur octroyer des contrats de plus de six mois.



*"Nous sommes toujours confrontés à ces problèmes aujourd'hui. Le mois dernier, nous n'avons pas eu d'autre choix que de commencer une nouvelle grève de 15 jours. Il est difficile de faire grève parce qu'on ne reçoit que 30 dollars, et on a tous peur de ce qui peut arriver. Ici, tout le monde a un contrat de courte durée, et on peut être licencié facilement. Mais on n'a pas le choix. Heureusement, on a une antenne de la C.CAWDU dans l'usine. Ils sont là pour nous protéger. Avant leur arrivée, on était obligés de faire des heures supplémentaires non rémunérées tout le temps. Maintenant ça va mieux, mais il reste toujours des problèmes des salaires et de durée des contrats."*

Etant donné les problèmes de transparence à Wei Xin, Sreyneth ne sait pas si elle reçoit ou pas le salaire minimum légal de 61 dollars par mois. En tant qu'ouvrière payée à la pièce, elle sait qu'elle peut gagner jusqu'à 120 dollars par mois lorsqu'elle travaille vite et qu'elle fait des heures supplémentaires.

*"Je peux obtenir ce montant parce que je suis une ouvrière rapide. Mais de nombreuses collègues ne reçoivent que 80 dollars, parce qu'elles sont plus lentes ou souvent malades. Je suis aussi malade, mais je travaille tous les jours. J'ai une malformation du nez qui rend difficile ma respiration, et je souffre de maux de tête chroniques. Je suis allée chez le médecin et il m'a dit que j'avais besoin d'une intervention chirurgicale. Mais cette intervention me coûterait 200 dollars, que je n'ai pas. Donc je prends des remèdes traditionnels que ma mère achète dans la province, mais ça ne marche pas."*

Les parents de Sreyneth vivent dans la province de Koh Kong avec la plus jeune de leurs filles. Tous les mois, ils doivent payer la mensualité d'une dette de 2000 dollars qu'ils ont contractée pour l'achat d'un four à gâteaux, et pour nourrir leurs cinq enfants.

*"Quand on était enfants, on vendait des gâteaux avec mes frères et sœurs pour ramener un peu d'argent à la maison. Maintenant que je vis à Phnom Penh, j'essaye d'envoyer au moins 50 dollars par mois à ma mère pour rembourser la dette et couvrir les frais de scolarité de ma sœur. Mais le mois dernier, à cause de la grève, je n'ai rien pu lui envoyer ..."*

Pour économiser de l'argent, Sreyneth partage une chambre avec son frère et ses deux sœurs aînées. *"Nous avons réussi à trouver une chambre à 24 dollars par mois, de sorte que chacun d'entre nous paye 6 dollars de loyer. Ce n'est pas mal, et vu que la chambre est située à seulement 200 mètres de l'usine, le matin j'ai un peu de temps pour étudier l'anglais. J'ai commencé à apprendre l'anglais il y a quelques mois. Je prends aussi des cours le samedi et le dimanche soir. Ça me coûte 4 dollars par mois, mais c'est un bon investissement si je veux quitter l'usine. J'ai une cousine qui a étudié l'anglais et qui a rencontré un américain qui l'a épousée. Elle a pu quitter l'usine et maintenant elle a une vie meilleure. C'est pour ça aussi que j'apprends l'anglais."*

Une vie meilleure. Loin des 2.000 riels [0,5 dollars] qu'elle peut à peine se permettre pour ses repas quotidiens. Une vie où elle pourrait s'acheter de nouveaux vêtements sans s'endetter. Une vie où personne ne lui crie dessus lorsqu'elle demande un congé maladie. Une vie où elle serait libre d'être

syndicaliste sans subir de discriminations ou d'intimidations.

*"Récemment la direction a demandé aux travailleurs de mettre leur empreinte digitale sur un papier blanc. Personne ne savait pourquoi. Mais aujourd'hui, nous savons que ce document sera utilisé pour prouver que nous avons quitté le syndicat. C'est un piège. Une fois de plus, ils essaient de nous piéger. J'ai refusé de le signer, mais d'autres l'ont fait. Ce n'est pas juste. "*

*"Voilà pourquoi nous nous sommes mis en grève au cours des derniers mois. La dernière grève a pris fin il y a à peine deux semaines, et je ne sais pas s'il y aura des améliorations. Mais en tout cas, ces grèves sont utiles, car nous apprenons à lutter pour nos droits, pour nos avantages sociaux. Nous voulons avoir des fiches de paye et comprendre ce à quoi nous avons vraiment droit. C'est tout ce que nous demandons."*

## Témoignage : Srieng Mouykim, employée de l'usine Goldfame Manufacturing Knitters

Srieng Mouykim travaille à l'usine de Goldfame, un fournisseur d'Inditex qui a fait la une des journaux après la grève générale de 2010. En représailles à cette manifestation, la direction a licencié 160 dirigeants et adhérents syndicaux. Grâce aux efforts des syndicats et à la pression internationale exercée sur les marques, les employés ont été réintégrés. Mais la situation reste délicate pour Mouykim et ses collègues...

*« Je travaille chez Goldfame depuis 2004. J'ai décidé de postuler ici parce qu'on m'avait dit que les conditions de travail étaient meilleures que chez Fortune, l'usine chinoise où je travaillais avant d'arriver ici. Mais j'ai été déçue. Même ici, je ne touche que le salaire minimum et c'est impossible de nourrir ma famille avec si peu d'argent. »*



Avec un salaire mensuel de 85 dollars, primes comprises, Mouykim éprouve des difficultés quotidiennes à couvrir les besoins vitaux de base. *« J'ai trois enfants à nourrir et à scolariser. L'argent que je gagne à Goldfame est à peine suffisant pour couvrir ces dépenses. Nous sommes contraints de vivre chez ma mère pour ne pas avoir à payer de loyer. Nous vivons là avec ma mère, ma sœur et ses deux fils. Ma sœur travaille aussi chez Goldfame, ce qui nous permet de partager certaines dépenses pour nous sept. Pourtant, je manque d'argent pour acheter des*

*médicaments pour mes enfants et ma mère. De plus, la maison est si vieille que nous devons régulièrement payer des réparations. La toiture prend l'eau et il faut trouver de l'argent pour colmater les fuites. »*

Du lundi au samedi, Mouykim et sa sœur se réveillent à 5 h 30 pour prendre la navette des employés de l'usine, et rentrent vers six heures du soir. Elles voient à peine leurs enfants, mais elles peuvent compter sur leur mère âgée pour s'en occuper. *« Bien sûr, j'aimerais les voir plus souvent, mais je dois travailler tous les jours pour toucher la prime d'assiduité de sept dollars. Si je le pouvais, je travaillerais encore plus pour toucher plus d'argent. Avec 120 dollars, je pourrais faire face aux besoins de base et mieux nourrir la famille. Malheureusement, l'usine ne permet pas les heures supplémentaires. Ils préfèrent faire appel à des sous-traitants. Ça leur coûte moins cher. Pour joindre les deux bouts, je suis obligée d'emprunter de l'argent. Tout le monde à Goldfame est endetté. Je dois de l'argent à tous mes voisins du village... »*



Economiser est une fin en soi quand on doit vivre avec moins de cent dollars par mois. Acheter de nouveaux vêtements pour ses enfants est tout simplement inconcevable. La famille ne peut s'offrir que des vêtements d'occasion deux fois par an et le budget quotidien pour la nourriture n'est que de 3000 riels par personne, soit moins d'un dollar.



*« La nourriture que je peux me permettre est très pauvre. Juste un peu de riz et de légumes. Ça n'est pas assez pour les enfants, mais nous n'avons pas le choix. La nourriture est devenue vraiment chère. Il y a un an, une petite soupe coûtait 300 riels. Aujourd'hui, elle en coûte 500. Simplement pour une soupe faite avec la pire viande et les pires légumes possibles. C'est vraiment dur de travailler quand on ne mange que des repas aussi peu nutritifs. J'ai 44 ans et il m'est de plus en plus difficile de continuer à travailler ici. Si je pouvais quitter l'usine et devenir vendeuse, je n'hésiterais pas. Mais*

*je me bats pour mes enfants. Je veux qu'ils aillent à l'école, qu'ils étudient pour trouver un meilleur travail que le mien. N'importe lequel plutôt que dans le textile, pourvu qu'ils aient un meilleur salaire. »*

Un meilleur salaire et de meilleures conditions de vie, deux revendications légitimes que les employés réclament en vain depuis des années au Cambodge. Une impasse qui a mené à la grève générale de septembre 2010 et au brusque licenciement de 19 dirigeants syndicaux et 142 syndicalistes par les dirigeants de Goldfame.

*« Ils ont été réintégrés cinq mois plus tard, mais ils n'ont pas encore reçu leurs arriérés. Je suis inquiète de ce qui s'est passé après la grève. Le syndicat C.CAWDU est très important pour nous. Il existe cinq autres syndicats dans l'usine, mais seul le C.CAWDU a ma confiance. Avant leur arrivée je n'avais que des contrats de deux ou trois mois. Maintenant, j'ai un contrat d'un an, et l'indemnité de licenciement, au cas où on ne me renouvellerait pas mon contrat, a été augmentée. Je peux aussi prendre un jour de congé en cas de maladie sans perdre la totalité de ma prime d'assiduité, et mes managers ne me crient plus dessus si je demande un congé maladie. »*

Les relations entre le C.CAWDU et la direction de Goldfame sont tendues depuis le début, et de nombreux conflits ont éclaté au fil des ans. Mais depuis la grève de 2010 et la réintégration forcée des

160 syndicalistes, le dialogue est tout simplement rompu. Une nouvelle grève risque fort d'éclater très prochainement car Goldfame a récemment décidé de diminuer le prix à la pièce et de maintenir 85 % de ses employés en contrats à durée déterminée.



« La vie est dure pour un employé de la confection. Je suis sûre que les gens qui travaillent au siège ne savent rien de nos conditions de vie. Ils ne sont même pas au courant des problèmes que nous rencontrons dans l'usine. Seuls les dirigeants locaux connaissent nos difficultés, mais ils s'en moquent et exercent une mainmise sur de nombreux faux syndicats pour maintenir les salaires à un bas niveau. Nous avons besoin d'aide de l'étranger pour expliquer aux acheteurs que les salaires sont trop bas et que la pression sur notre syndicat est insupportable. »

## Témoignage : Moa Chenda, employée d'Evergreen Apparel



« Avez-vous déjà passé un mauvais moment en Levi's ? » La réponse à ce slogan est assez claire pour Moa Chenda. Ayant travaillé pendant sept ans comme couturière chez Evergreen Apparel, un fournisseur de Levi's situé dans la banlieue de Phnom Penh, cette jeune femme de 27 ans n'a qu'un souhait : quitter l'usine pour un meilleur salaire et une meilleure vie.

Dimanche 5 février 2012. Nous retrouvons Chenda au « Tribunal des Peuples sur le salaire vital et les conditions de travail décentes », un événement organisé par l'Asia floor wage campaign (Campagne pour un salaire vital en Asie) avec le soutien de la Clean Clothes Campaign.

« Aujourd'hui, c'est un jour important pour nous », dit Chenda, « parce que nous allons parler de nos salaires au Cambodge et les marques vont nous écouter. Elles vont connaître nos problèmes quotidiens. J'espère que ce sera utile. Mais je suis sûre que ça le sera car elles ne veulent pas que les employés se mettent à nouveau en grève. C'est dans leur intérêt d'écouter. »

Née dans le district de Kien Svay, dans la province de Kandal, Chenda a quitté son village et sa famille il y a neuf ans pour travailler dans les usines de Phnom Penh avec deux de ses amies. « Nous vivions ensemble, mais elles sont mariées maintenant. Je vis seule, sans famille avec moi. Moi aussi j'aimerais me marier et avoir des enfants, mais je n'en n'ai pas les moyens. De nos jours, si on veut trouver un mari, il faut de l'argent. C'est comme ça qu'on se marie aujourd'hui, au Cambodge ! »

Après avoir travaillé neuf ans dans le secteur de la confection, deux années pour H&M et sept années pour Levi's, Chenda n'a que neuf dollars d'économies sur son compte épargne. L'argent qu'elle gagne à Evergreen est loin d'être suffisant pour couvrir ses dépenses et économiser davantage. « *Je touche le salaire minimum, soit 61 dollars. Avec les primes et les heures supplémentaires, je peux gagner jusqu'à 100 dollars par mois. Peut-être jusqu'à 130 si je fais beaucoup d'heures supplémentaires. Comme je dois envoyer 20 à 30 dollars par mois à ma famille, je fais des heures supplémentaires tous les jours, parfois deux heures, parfois quatre. Ça dépend des besoins de l'usine. Mais nous ne touchons que 2000 riels [50 cents, ndlr] pour deux heures supplémentaires. Ce n'est pas assez et ce rythme est épuisant. Ces jours-ci, je tombe malade plus souvent à cause de la fatigue et du manque de nourriture.* »

Avec un budget alimentaire quotidien de 4500 riels (à peine plus d'un dollar) il n'est pas étonnant que la santé de Chenda soit fragile. Contrainte de manger du riz ou du gruau trois fois par jour, la jeune fille souffre déjà de maladies liées à la malnutrition.

« *Le mois dernier, j'ai eu une grosse carence en glucose et j'ai dû dépenser 25 dollars pour le traitement. C'est la première fois que ça m'arrive. En général, j'attrape un simple rhume. Jamais rien d'aussi grave. Comme l'assurance maladie de l'usine ne couvre que les risques professionnels, j'ai dû tout payer de ma poche...* »

Vingt-cinq dollars : une fortune lorsqu'on doit vivre à Phnom Penh. « *La vie est chère, ici. Le loyer mensuel de ma chambre est de 20 dollars, plus 1,50 dollar pour l'eau. La facture d'électricité dépend de la consommation, mais il m'en coûte en général un dollar par mois. Je n'utilise pas le ventilateur pour économiser de l'argent, mais quand ma famille vient me voir, il faut le mettre en route à cause de la chaleur. Ils vivent toujours à Kien Svay. Ma mère est morte et mon père est trop vieux pour travailler. L'argent que je leur envoie est vital parce que ce que gagnent mes frères et sœurs suffit à peine à nourrir leurs propres enfants. Ce n'est pas facile pour moi parce que je dois tout de même acheter des vêtements, de la lessive, du savon et des cosmétiques...Ça me coûte au moins 15 dollars par mois. Parfois je dois emprunter pour pouvoir régler ces dépenses.* »



En général, Chenda emprunte à la fin du mois, quand le manque d'argent se fait vraiment sentir. En fonction de ses besoins, elle emprunte entre 5 et 30 dollars.

« *Les taux d'intérêt de l'usurier sont très élevés, donc j'essaie d'éviter les dettes importantes. Le mois dernier, ceci dit, j'ai dû emprunter beaucoup pour payer le traitement médical. Je ne sais pas combien il me faudrait en plus pour éviter ces dettes. A chaque fois que les primes ou les salaires augmentent, le prix des denrées ou du loyer augmente d'autant... Dans ces conditions, impossible de mettre de l'argent de côté. Je dois épargner davantage si je veux quitter l'usine. Je rêve de m'installer à mon compte comme couturière. J'y songe tous les jours. Je ne veux plus être sous l'autorité de quelqu'un. Mais il me faudra de l'argent pour me former et lancer cette affaire un jour.* »

« *J'ai entendu dire que les usines avoisinantes payaient mieux. Je pourrais postuler pour y travailler, mais je m'en garde, parce que maintenant, Evergreen nous a fait des contrats à durée indéterminée [depuis janvier 2012, ndlr]. Les autres usines n'en font pas autant. Jusqu'à 2012, nous n'avions que des contrats de 3 mois. Je ne sais pas pourquoi la direction a pris cette décision, mais ce que je sais, c'est que c'est pour le mieux. Maintenant, je peux décider de rester ici, ou pas, sans crainte de l'avenir.* »

Le rêve de Chenda risque de mettre longtemps avant de se réaliser mais d'ici là, la jeune femme a décidé de prendre son destin en main en rejoignant le Workers Information Center, une ONG

cambodgienne qui encourage les femmes travaillant dans le secteur de la confection à s'émanciper et à jouer un rôle de premier plan.

*« Au WIC, j'apprends à exprimer mes opinions, à ne pas me taire, à faire face aux gens qui me méprisent. Ça me donne plus confiance en moi. J'apprends aussi beaucoup sur le droit du travail, la sécurité sociale et les soins médicaux. Ce sont des choses vraiment utiles. Grâce à ces enseignements, je peux parler à mes collègues et aux dirigeants syndicaux de nos problèmes quotidiens et des solutions à venir. C'est important pour moi et pour mes collègues d'Evergreen. »*

## Témoignage : Houn Yi, employée d'E Garment Co.,Ltd.

Houn Yi est tricoteuse chez E. Garment, un fournisseur de H&M réputé pour ses pratiques antisyndicales. Membre de la C.CAWDU, Yi a vu les leaders syndicaux se faire licencier il y a quelques mois, alors qu'ils se mobilisaient pour de meilleurs salaires. Elle nous parle de l'activisme syndical dans l'usine et de son impact sur les conditions de vie des travailleurs.

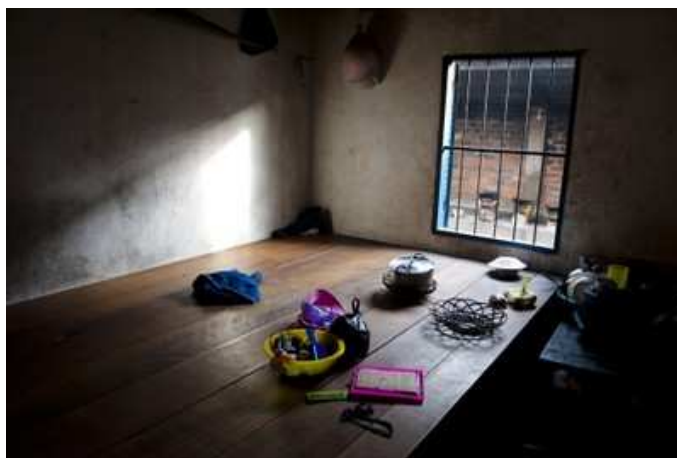
2 février 2012. Fin de la journée de travail chez E. Garment. Des milliers d'ouvriers quittent l'usine rapidement, et se précipitent pour trouver une place dans des camions alignés le long de la route. Serrés comme des sardines, beaucoup d'entre eux ont encore un long trajet avant de rejoindre leurs dortoirs.



Heureusement pour elle, Houn Yi n'a pas à subir cette épreuve tous les jours. La petite chambre qu'elle partage avec sa sœur et deux de ses collègues est située à moins de 50 mètres de l'usine, ce qui lui évite des frais de transport. Mais dans l'immeuble les toilettes et les salles de bains sont partagées, et l'eau doit être pompée à partir d'un puits au rez-de-chaussée.

*"Nous sommes censés avoir de l'eau potable filtrée de la rivière, mais le filtre ne fonctionne pas", explique-t-elle en nous faisant visiter sa chambre. "Le propriétaire ne le remplace jamais, et il est plein de souris. L'eau est jaune et dégage une odeur très désagréable. Personne ne veut la boire. Nous n'avons d'autre choix que d'acheter des bouteilles d'eau tous les jours."*

Yi paye 20 dollars de loyer par mois, plus 2,5 dollars d'électricité. *"Je déteste cet endroit. J'habite ici depuis 6 ans maintenant et nous n'avons toujours pas de ventilateurs ni de moustiquaires. Comme le toit est en tôle ondulée, il fait très chaud et nous manquons d'air frais. Le propriétaire veut augmenter le loyer, surtout maintenant que nous recevons un bonus [allocation santé de 5 dollars introduite en janvier 2012, ndlr]. Il sait que nous ne pouvons pas trouver une chambre moins chère près d'ici."*



Avec un salaire mensuel de 80 dollars – tous avantages inclus - et 30 dollars à envoyer chaque mois à sa famille, Yi ne peut pas se permettre de vivre ailleurs. Et démissionner de l'usine pour trouver un



autre emploi est tout simplement impensable.

*"Nous sommes ici parce que nous sommes pauvres. Nous devons nous battre pour obtenir de l'argent. Bien sûr, avant de postuler, ma sœur et moi savions que ce n'était pas un travail facile, mais nous n'avions pas le choix. Travailler en tant qu'hôtesse pour promouvoir une marque de bière dans les bars serait encore plus dur. C'est pour ça que nous devons travailler ici six jours par semaine. Mais c'est aussi pour ça que nous devons lutter pour nos droits."*



"Lutter" est un verbe qui convient assez bien à Yi. Loin de subir passivement son sort, elle décide de devenir activiste au sein de la C.CAWDU, le seul syndicat indépendant présent dans l'usine. Un acte courageux étant donné les risques associés. Le 2 mai 2007, plus de 250 travailleurs ont participé à une élection destinée à créer une antenne locale de la C.CAWDU. Le lendemain, 13 des 19 candidats ont été licenciés sans préavis, et 3 autres ont été menacés, transférés et finalement licenciés.

Il y a quelques mois, en juillet 2011, 8 représentants de la C.CAWDU ont été licenciés et 2 autres ont été agressés après avoir collecté des signatures pour exiger un salaire vital dans l'industrie du vêtement. À ce jour, les responsables syndicaux licenciés n'ont toujours pas été réintégrés.

*"Au cours de mes premières années chez E. Garment, j'étais membre du syndicat jaune [le syndicat pro-employeur, ndlr], mais leurs pratiques n'étaient pas justes et dès que la C.CAWDU a pu former un syndicat ici, j'ai adhéré. Bien sûr, après ce qui s'est passé, j'ai hésité. J'ai eu peur. Mais j'étais aussi soulagée parce que je savais que la direction ne pouvait pas nous obliger à faire tout ce qu'elle voulait."*

Aujourd'hui, étant donné que les responsables syndicaux n'ont toujours pas été réintégrés, la direction fait pression sur Yi. La C.CAWDU est systématiquement discriminée et mise à l'écart des discussions. Mais Yi ne renonce pas. Lors de la grève générale de septembre 2010, c'est elle qui appelait les ouvriers à se joindre à la grève, à travers son mégaphone devant les portes de l'usine. *"Ce n'était pas une période facile parce que nous n'étions pas payés. La direction a engagé des membres du syndicat jaune pour nous forcer à cesser la grève. Mais nous avons tenu ferme. Nous étions si fiers de nous élever contre la direction. C'était très important pour nous et très utile. Après la grève, les conditions d'ancienneté ont été améliorées et la rémunération des heures supplémentaires a augmenté."*

*"C'est aussi grâce aux négociateurs de la C.CAWDU que les travailleurs bénéficient désormais de contrats à durée indéterminée. Avant 2009, on n'avait que des contrats de 6 mois. Ces contrats ne nous permettaient pas de bénéficier de tous les avantages que nous avons maintenant. Et la direction ne payait jamais d'indemnités de fin de contrat. Maintenant que nous avons ces CDI, nous nous sentons plus en sécurité. Même si de nombreux problèmes persistent ..."*

Si E. Garment est l'une des rares usines qui emploie des travailleurs exclusivement en CDI, les salaires demeurent une question cruciale pour ces ouvriers, pour qui des revenus insuffisants sont la cause de nombreux problèmes de santé.

*Je ne peux dépenser que 6000 riels par jour pour m'acheter à manger [1,5 dollars, ndlr]. C'est à peine assez pour calmer la faim. Je peux acheter une soupe et*



*un peu de riz - pas de fruits, pas de bonbons, pas de boisson. Ce n'est pas suffisant, et beaucoup d'entre nous souffrent d'un manque de sucre dans le sang. C'est pourquoi il y a tant de cas d'évanouissements. Chaque mois, je vois 4 ou 5 collègues s'évanouir dans l'usine, en particulier près des lavoirs. L'odeur des substances chimiques y est très forte. Cette section devrait être déplacée à l'extérieur."*

Les évanouissements chez E. Garment surviennent principalement lors des heures supplémentaires. Officiellement, la section de Yi n'est pas autorisée à travailler plus de 2 heures supplémentaires par jour. Mais dans la pratique, la règle ne s'applique plus lorsqu'il y a une commande importante, ou lorsque de nouveaux modèles doivent être fabriqués. Pendant ces périodes, il n'est pas rare pour Yi et ses collègues de travailler 12 heures par jour.

*"De janvier à mars, les commandes sont généralement plus faibles et il est difficile d'obtenir des heures supplémentaires. Le mois dernier, je n'ai pas pu envoyer de l'argent à mes parents. Le reste de l'année nous avons plus de possibilités de faire des heures supplémentaires. Mais ce n'est pas une solution. Je voudrais pouvoir travailler 8 heures par jour, 5 jours par semaine et obtenir 120 dollars. Cela me permettrait d'avoir une vie meilleure. Pour choisir ce que je mange chaque jour. Pour acheter de nouveaux vêtements, de temps en temps, et pour envoyer plus d'argent à mes parents. Mais en attendant, nous devons lutter pour conserver nos CDI et pour que le droit du travail soit respecté. À mon avis, si une usine ne respecte pas la loi, les clients ne devraient pas acheter ses produits. Et les consommateurs devraient intervenir lorsqu'ils apprennent qu'il y a un problème dans nos usines."*

## Témoignage : Sun Salong, employé de Berry Apparel Co.



**Depuis six ans, Sun Salong travaille chez Berry Apparel, une usine de Phnom Penh qui produit des vêtements pour H&M et Old Navy. Comme beaucoup d'employés de la confection au Cambodge, elle a dû quitter sa ville natale pour subvenir aux besoins de sa famille. Mais avec 100 dollars en poche chaque mois (heures supplémentaires comprises), se nourrir et nourrir sa famille est un défi quotidien...**

*« J'ai commencé à travailler pour Berry Apparel en 2006 en tant que responsable du contrôle qualité. Comme je suis en fin de chaîne, je dois vérifier que tous les points de couture sont parfaits avant d'envoyer les vêtements à l'emballage. C'est un travail exigeant qui demande beaucoup de concentration. Mais malgré tout, ça reste un travail mal payé. Pour joindre les deux bouts il faut faire des heures supplémentaires. »*

Avec un salaire mensuel de 80 dollars (61 dollars de salaire de base plus prime d'ancienneté, prime d'assiduité et allocation de subsistance), Salong est obligée de faire des heures supplémentaires. C'est une question de survie pour elle et sa famille.

*« Avant 2007, je travaillais souvent 12 heures par jour pour payer les dépenses quotidiennes et envoyer de l'argent à mes parents. Aujourd'hui, on ne peut pas faire plus de deux heures supplémentaires par jour, ce qui me permet de gagner entre 100 et 110 dollars par mois si je ne rate pas un seul jour de travail. Mais les managers essaient toujours de réduire cette somme à chaque fois qu'ils le peuvent, pour la moindre absence, même si on leur présente un certificat médical. Toute « absence légitime » nous coûte deux ou trois dollars, ainsi que la perte de la prime d'assiduité. Si*

*vous ne pouvez pas payer le médecin pour obtenir un certificat médical, l'absence est considérée comme illégitime et vous perdez alors dix dollars. »*

Pour économiser sur le loyer, Salong partage une chambre de 2 mètres sur 3 avec trois amies venues comme elle de la province de Kompong Thom pour tenter leur chance dans les usines de confection de Phnom Penh.

*« La chambre est minuscule et affreuse. Nous n'avons qu'un seul matelas, une seule moustiquaire et une gazinière pour quatre. Le loyer de cette chambre est de 40 dollars ; chaque personne donne dix dollars par mois, électricité et eau comprises. C'est cher, mais nous avons de la chance car le propriétaire a installé des salles de bain privatives dans les chambres des femmes. On se sent plus en sécurité. La plupart des dortoirs de la zone n'ont pas ce luxe. Le seul problème, c'est que notre chambre se trouve à deux kilomètres de Berry. Comme l'usine ne prévoit pas de transport pour ses employés, je dois marcher quatre kilomètres par jour pour aller à l'usine et en revenir. »*

Travailler dix heures par jour et parcourir une telle distance à pied est un réel exploit, compte tenu du régime alimentaire de Salong. Son budget quotidien de 5 500 riels (moins d'un dollar cinquante) lui permet seulement d'acheter du riz, un gâteau salé et une bouteille d'eau.

*« Il y a cinq ans, je pouvais acheter beaucoup plus de nourriture pour à peine un dollar. Ça suffisait. Mais maintenant, le prix des aliments ne cesse d'augmenter. Je dois dépenser plus et manger moins. C'est difficile de manger correctement avec un budget si maigre. »*

*« J'aimerais être suffisamment riche pour pouvoir aller au supermarché ou au restaurant. Tout à l'air délicieux là bas ! Mais je ne me plains pas. La vie est encore plus dure pour ma famille. Parfois ils n'ont pas d'argent pour acheter suffisamment de riz. Mes parents sont vieux et ils ne peuvent plus travailler. Mes petites sœurs et mes petits frères vont encore à l'école et nous devons payer pour leur scolarité. C'est pourquoi j'essaie de leur envoyer au moins 35 dollars par mois, 50 quand je peux me le permettre. »*

Comme Salong envoie la majorité de son salaire à ses parents, mis à part la nourriture, elle doit économiser sur d'autres dépenses. *« J'essaie de dépenser trois dollars par mois sur les dépenses domestiques comme les produits de toilette, la lessive et les cosmétiques, et j'attends au moins six mois pour acheter de nouveaux vêtements. J'ai la chance d'être en bonne santé, donc je ne dépense pas grand-chose en médicaments, peut-être un dollar par mois. Pour m'en sortir, je dois m'endetter auprès de mes amis ou de l'usurier. En général, je n'emprunte que dix dollars par mois, mais ça peut monter jusqu'à 50 dollars lorsqu'il y a une urgence dans la famille. »*

*« L'un dans l'autre, comme je n'ai pas d'enfants, je n'aurais besoin que de 150 dollars par mois pour avoir une vie meilleure et envoyer plus d'argent à ma famille. Ça me permettrait aussi d'acheter un livre de temps en temps. Je n'ai pas terminé mes études secondaires, mais j'adore lire et apprendre de nouvelles choses. C'est pour ça que j'ai décidé de rejoindre le Centre d'information pour les femmes. Je veux connaître nos droits, en savoir plus sur les salaires, savoir ce que les managers sont autorisés à faire et ce qu'ils ne peuvent pas faire. Je m'intéresse aussi énormément à la questions de la santé à l'usine. C'est ce que nous apprenons au WIC. Et quand je retourne au travail, je fais part de ces informations à mes collègues et aux syndicalistes. Parfois j'ai peur de ce qu'il pourrait arriver. Certains collègues pourraient me dénoncer au patron et je pourrais avoir des problèmes. Mais je le fais quand même... »*